



Intissar HADDIYA

Trahison Pieuse

Roman

Intissar Haddiya

Trahison pieuse

© Intissar Haddiya, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8336-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille et mes amis

À défaut de nos actions, ce sont nos frayeurs qui font de nous des traîtres.

Macbeth, William Shakespeare

Chapitre 1

— Décidément, je ne comprendrai jamais rien aux riches ! soupira Latifa sur un ton dérisoire, en essuyant les verres à thé, d'un geste machinal et expéditif. Elle les tenait tour à tour à la main gauche, alors que ses yeux scrutaient, par-delà la porte entrouverte de la cuisine, le séjour et une partie du salon.

— Tu as vu ça ? On dirait un défilé de mode !

Itto, sa grande sœur, le dos courbé, secoua la tête d'un geste vif sans mot dire, puis poursuivit la préparation des plateaux à servir. Ces derniers étaient alignés, côte à côte, autour de la table en bois d'olivier massif qui occupait le centre de la cuisine. Elle empoigna une théière chaude et la plaça délicatement au milieu des verres de cristal aux couleurs vives. Puis, avec un morceau de tissu blanc immaculé, elle s'empressa d'astiquer soigneusement quelques couverts. En dépit de l'ambiance de deuil et la tristesse qui envahissait les lieux, Latifa, sa petite sœur, d'humeur neutre, parvenait tout de même à lui arracher un sourire avec ses remarques déplacées et totalement inopportunes.

— Regarde-moi ces beaux foulards de soie, ces solaires dernier cri et ces magnifiques djellabas... ça, c'est du luxe !

— Parle moins fort ! Si quelqu'un venait à t'entendre... et puis, fais vite, on a encore un tas de choses à faire.

— Ne t'inquiète pas ! Voilà, j'ai tout essuyé. Je repars au salon resservir le café ?

— Oui, vas-y. Mais, écoute, baisse les yeux ! Les gens sont tristes. Arrête de les zieuter, c'est très mal vu, tu sais !

À travers la porte d'entrée en bois orné, restée grande ouverte, s'insinuait un froid désagréable. Personne n'avait songé à la refermer depuis le matin, depuis que la terrible nouvelle avait foudroyé de plein fouet la luxueuse demeure,

témoin du faste d'antan. Après les messagers de la mort, un flux de messieurs comme il faut et de femmes tirées à quatre épingles, éplorées, dévalait le court corridor menant au séjour puis aux salons, les mines fermées et hautaines, décomposées dans un tumulte de soupirs et de prières. Les larmes coulaient silencieusement sur quelques visages. Puis, de temps à autre, le flux s'essoufflait et l'affluence s'allégeait, mais pas pour longtemps. Très vite, elle reprenait de plus belle. Les voisins étaient arrivés en premier. Puis la famille et les amis suivirent. Mais il restait tous les autres, dont les filles du défunt, qui étudiaient à l'étranger. On ne pourrait attendre que tous soient présents pour l'enterrement. Celui-ci devrait avoir lieu cet après-midi-là au plus tard.

Les *talibes*¹ psalmodiaient le Coran en balançant le buste au fond du séjour arrondi alors que, dans le salon tapissé en velours vert clair, des pleureuses engagées pour l'occasion louaient un défunt qu'elles ne connaissaient que de nom et de réputation, *Hadj*², un homme pieux, riche commerçant qui comptait parmi les notables de la ville, un homme droit et généreux à en croire les laudatrices. Leurs sanglots imbibés de propos élogieux étaient régulièrement acquiescés par de lents hochements de têtes, tandis que des mouchoirs de soie ou de papier essuyaient délicatement quelques larmes.

La maison était bondée d'individus. Partout, il y avait des gens, assis ou debout, même dans le garage, il y avait un va-et-vient indescriptible. Des domestiques aux foulards noués autour de la tête, venues des maisons voisines, se frayaient péniblement un chemin entre les grandes assiettes de brioches et les immenses écuelles de couscous déposées à même le sol, car il n'y avait plus de place sur la table de la cuisine ni sur le plan de travail. Ceux-ci débordaient de corbeilles de brioches tièdes et de plateaux de thé et de café, qu'Itto et Latifa s'affairaient à préparer.

Dehors, on avait placé un chapiteau, que survolait le vent mugissant, le faisant vibrer. On obstrua ainsi une bonne partie de la ruelle, peu de temps avant midi, obligeant les voitures à faire un détour important pour accéder à la grande avenue. On avait déposé des chaises partout sous le chapiteau, où plusieurs hommes atterrés par la douloureuse nouvelle s'étaient assis, soupirant de la futilité de la vie, discutant confusément des circonstances du drame sur un ton triste et stupéfié.

— La vie est bien peu de chose ! Bienheureux celui qui ne s'y attache point,

soupira l'un des hommes.

— Nous sommes à Dieu et à lui nous retournons. C'est le destin d'Allah. Personne n'y échappera, répondit un autre, d'une voix profonde laissant transparaître une parfaite quiétude.

Quelques oiseaux nichés sous le toit sifflèrent des airs mornes donnant la réplique aux aboiements plaintifs d'un chien du voisinage, puis le pétilllement d'un éclair, une lueur brève et intense telle une menace, annonça un orage rampant. Il se mit à pleuvoir et les hommes qui étaient réunis en petits groupes devant l'entrée principale s'abritèrent à l'intérieur du chapiteau, tournant le dos au frémissement de la pluie. De temps à autre, quelqu'un pénétrait la villa demandant après la veuve, *Hajja*³ Ghalia, qui s'était affalée, les yeux gonflés, sur un matelas au grand salon, le regard terne balayant les visages d'un air absent, incapable de répondre aux yeux aimables et compatissants, aux condoléances des uns et des autres. Les lèvres exsangues s'entrouvraient à peine alors que le cerveau vide et figé était perdu dans un interminable gouffre obscur.

La pluie s'écrasait au sol et ruisselait dans une mélodie sourde, le bruit des chaises qui remuaient de part et d'autre d'elle, le cliquetis des verres de thé qu'on posait timidement sur les tables. Ces sons d'un ordinaire banal résonnaient douloureusement au fond de son oreille épuisée. Ses deux filles, Hafsa et Lilia, prendraient l'avion pour la rejoindre. Elle n'avait pas de fils, mais ses trois neveux, qui étaient de jeunes hommes à présent, en dépit du chagrin, avaient fait montre d'un admirable courage. Épaulés de leur mère, ils se répartirent les tâches et s'occupèrent des différentes formalités en vigueur dans de pareilles circonstances.

— La pauvre Hajja fait pitié à voir ! Un véritable choc ! Hadj était bien portant. Je me demande ce qui lui est arrivé, chuchota une femme rondelette portant une djellaba de couleur sombre.

— Il aurait fait une crise cardiaque peu avant la prière de l'aube. Il paraît qu'ils l'ont trouvé dans la rue, tout près de la mosquée, lui répondit sa voisine de table sur un ton grave.

D'autres femmes prirent part à la conversation, chacune relatant un nouveau détail, complétant ainsi le puzzle du triste drame. Les nuages se disloquaient à mesure que la pluie se répandait sur le sol assoiffé des jardins, avides de renouveau, contournant le feuillage clairsemé des arbres. L'appel de la vie

jaillissait insolemment, dans toute sa splendeur, défiant le deuil, activant sa course effrénée dans le temps et dans l'espace, faisant fi de tous ces repères humains. Le souffle de la vie, un cri tourmenté qui glisse en une frénésie sournoise à travers des brèches improbables, se fraye toujours un chemin, se déroband à la curiosité des hommes. La vie continue dans la douleur, dans la mort, la vie que rien n'arrête, ardente et indifférente à l'éphémère des années, des saisons et des corps des vivants.

De temps en temps, le bourdonnement du salon supplantait le son de la pluie et atténuait la réalité de l'instant. Hajja, envahie d'un sentiment de déréalisation, se sentait de plus en plus oppressée par les minutes qui s'égrenaient dans une lenteur étouffante et le pressentiment d'être guettée d'une débâcle d'infortune, qui ne serait qu'à ses débuts, faisait fuir son sang et pesait sur sa respiration. L'heure était, certes, à la prière et au recueillement, mais, très vite, la méditation laissa place au malaise. La veuve était secouée par une sensation de vertige et d'un innommable danger. Son cœur s'emplit d'une inquiétante prémonition, quelque chose de malsain qu'elle ne saurait définir, telle une ombre qui se profile sournoisement dans un mur...

Et puis la pluie cessa.

Chapitre 2

Latifa ajusta le foulard bleu à motifs clairs sur sa tête, en le glissant un peu plus en avant, tentant d'en couvrir sa jolie frange. Son geste se révéla aussitôt vain. Ses cheveux lisses tenaient difficilement sous un foulard de polyester bon marché. Elle avança d'un pas rapide malgré la désagréable sensation de gêne que lui conférait la djellaba qu'elle venait d'emprunter à sa sœur. Elle s'y sentait vraiment à l'étroit. Itto avait toujours été plus petite, plus menue. Ses vêtements ne pouvaient seoir à sa généreuse morphologie. Mais elle n'avait pas le choix. Se rendre chez l'épicier, en ces circonstances de deuil devant tous ces gens, en veste fleurie trois-quarts ajustée à la taille serait déplacé. Certes, celle-ci lui donnait belle allure, mais ce n'était ni le lieu ni le moment pour pareille tenue. Elle aurait dû y penser le matin lorsque sa sœur avait fait appel à elle pour aider aux préparatifs des funérailles. Elle l'avait rejointe aussitôt qu'elle avait pu sans se soucier réellement de ce qu'elle revêtait. Il faut dire aussi qu'elle ne portait plus de djellaba depuis longtemps, depuis qu'elle a changé de vie... depuis qu'elle a commencé à gagner sa vie dignement. Car, aujourd'hui, elle était à l'abri du besoin et, mieux encore, elle avait un métier, un vrai. Cela faisait sa fierté, et l'avait complètement réconciliée avec elle-même. Elle ne serait désormais plus jamais ni servante ni catin.

Grâce à Lui, elle avait appris un métier, et pouvait désormais traverser cette jungle de vie la tête haute, comme il le lui avait prédit. Lui, c'était son sauveur. Il était tout pour elle, mais il n'était plus. Il continuait cependant d'accompagner chacun de ses pas. Son spectre était partout autour d'elle. Ses paroles faites de conseils et de mises en garde continuaient à faire écho en elle. L'avait-elle aimé ? Peut-être bien. Mais pas de la manière dont elle aimait Saïd, son fiancé. Il était tellement gentil et généreux. Et puis un homme de son rang qui avait fait d'elle – la fille de mauvaise vie des quartiers paumés – sa maîtresse attitrée, son amie, sa confidente, c'était inespéré tout de même !

— Sois prudente ! Tu joues avec le feu, disait sa sœur au début. Tu risques de t'attirer des ennuis. Ce genre d'homme n'est pas pour toi. N'y crois pas trop !